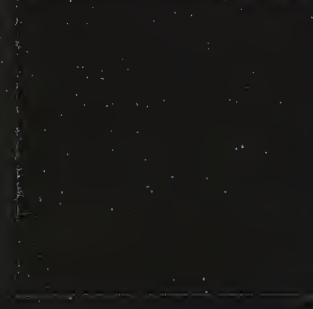


colorchecker CLASSIC



x-rite

mm

C. Schiaucourt

(3)

3

et empiriques paraissant par l'habitude être
obligatoires et avoir une origine naturelle,
ou à des notions morales, même les plus hautes.
Il n'est plus besoin de leur assigner une
origine transcendante et mystique; la
loi d'évolution, de développement suffit à
les expliquer.

Plan général de réfutation, remarque pré-
liminaire. Dans tout essai d'application
des théories d'évolution aux notions morales,
il faut toujours faire beaucoup d'hypothèses
pour arriver à l'explication cherchée. Bien

cela demande une explication.

Il faut admettre ici que les tendances
altruistes sont les plus prédominantes et
persistantes et il faut pour cela imaginer
toute une série de circonstances favorables.
Mais les tendances égoïstes ne sont pas étouffées,
elles demeurent et persistent au face des tendances
altruistes. On ne voit pas bien pourquoi les
unes plutôt que les autres ont fini par
prendre un caractère moral, par donner
lieu à une loi, à des règles. Pour une chose
qui se pique avant tout d'être expérimentale
l'emploi de l'hypothèse est-il bien légitime?

De plus que s'agit-il d'expliquer? L'idée
d'obligation. Or cette idée à des caractères qu'il ne



MS 179

font pas perdre de vue, que nous trouvons dans
la consistance humaine d'aujourd'hui et que l'ex-
plication ne doit pas ôter. Les auteurs de
l'idée d'obligation sont l'universalité et l'absolu
nécessité. Par exemple la fourberie et l'hypocrisie
sont toujours choses mauvaises. Cependant elles
sont quelquefois choses utiles. Qui dira que
la fourberie ne ^{peut avoir} ~~peut~~ à faire sa fortune?

Et la flatterie, l'hypocrisie en présence sa présence
d'un être très-puissant qui tient sa vie entre
nos mains, ne nous donne-t-elle pas souvent
le moyen de le flatter? Cependant qui oserait
soutenir que de tels moyens soient moralement
bons? et que le devoir d'être ni flatteur, ni
hypocrite soit seulement temporaire et local?
Dans le sentiment et les idées morales, tels que
les philosophes ont les partisans de l'évolution
je vois bien une addition, une complication d'idées
simple de plaisir et de douleur, d'intérêt général
remplissant avec l'inclination particulière, mais
ce sont toujours des éléments égoïstes, combinés avec
des instincts altruistes. Il n'y a pas plus de différence
entre ces éléments simples et les hautes notions
morales que l'écrou à former, qu'entre l'humble
semencier d'où doit sortir un grand arbre qui donnera
des fruits magnifiques.

ceci est fort mal
résumé et le texte
très remarquable
de Stuart Mill
cité et commenté dans
la leçon, est fort
mal rapporté.

qu'est-ce que cela
veut dire?

On a toujours été curieux, et aujourd'hui plus que jamais, de connaître le secret des cœurs, à qu'il y a de caché au fond, tout à fait au fond des âmes, à qui ne se montre que dans une action, une parole, une lettre, à qui enfin semble presque toujours démentir tout ce que l'on connaît d'un homme, jusqu'à ce qu'enfin on reconnaisse ^{ce} cela seul le véritable que. Mais dans cette curiosité il y a des degrés: elle peut être vive. La douceur de certaines natures ne nous donne pas trop d'envie de connaître leurs faiblesses: une sensibilité égale, constante, douce, ne pique pas trop vivement notre indiscrétion: nous devinons à qu'il peut y avoir, et à l'inspiration de ceux nous jugeons de la pureté de la source. Mais le caractère violent, emporté, inégal, torrentiel, dont viennent il, et qui se cache-bien sous ces mouvements désordonnés: qu'y a-t-il au fond, quand la surface est si agitée? Voilà ce que nous nous demandons avec une curiosité infatigable, à qu nous paraît, de toute chose, la plus intéressante à connaître. Ce qui nous touche le plus au monde. C'est un roman vrai / ~~aux qui ne comprennent pas l'explication~~ ~~pour les autres je n'ai rien à leur dire~~ - et parmi les romans vrais celui qui nous touche le plus est celui d'un Irish.

Quel caractère en effet que cet homme singulier, qui connaît toutes les joissances et toutes les vertus de l'ambition: mais qui ne peut jamais goûter les unes sans les trouver empoisonnées par les autres. Car c'est là le trait particulier, dominant de toute sa vie politique. Il fut puissant, célèbre, et redouté: pendant plus d'un an, un ministre Tory ne vécut que par lui, et les whigs foudroyés par les coups redoublés de ses pamphlets, craignaient de gagner un terrain que Swift leur faisait aussitôt reprendre avec un sanglant désastre. Le favori du ministre, et ne tenait que par lui. Et pourtant qu'était-il? Le docteur Swift et rien de plus. Les whigs nourrissaient contre lui une haine que le



200
temps ne devait pas s'étendre; Walpole ministre, quinze ans plus tard, n'avait
pas encore oublié le feu rouge que Swift avait imprimé sur son front,
lui enlevant la faveur de la Cour, et pensait, à force de la bannir, le
vouloir dans la boue. — Les foris, les amis ne pouvaient rien pour lui: comme
la reine enfin allait signer sa nomination à un évêché, la duchesse
de Somerset, dont le mari avait été touché par Swift, dame de la
reine, se jeta à ses pieds, et le supplia de ne pas donner un évêché
à ce méchant homme. La bonne reine ^{Anna} y consentit: elle fit un acte
d'indépendance à l'égard de ses ministres, et on lui sacrifia Swift.
La chose se sut, et les ennemis du terrible pamphlétaire, sans d'arriver
la reine pour eux redoublèrent d'aigreur et de clameurs. Cependant St
John, un ministre, lui avait envoyé 50 livres. — Il fallut que le lord
vint lui faire des excuses, pour rentrer en grâce près de lui (ce sont
les expressions de Swift.) et l'orgueilleux ministre y alla. Swift se
vengeait de ses déboires en montrant aux portiers qui l'entouraient
le mépris qu'il faisait d'eux. On cite de lui des traits incroyables.
Dans son journal à Stella et nous dit lui-même. J'ai vu le
duc d'Ormond (grand seigneur, vice roi d'Irlande, général en chef
de l'armée anglaise de la Pays Bas après Malborough, que Swift
avait fait de tuteur) J'ai vu le duc d'Ormond Aug ou sup^{for} pour une
bagatelle, et il l'oublie toujours: aussi je viens de le traiter comme
un chien. Rasable, vicié, haineux, mécontent, misanthrope
ne semble-t-il pas voir là un miroir d'Albion double d'un Juvenal?

En fin tout au contraire, Swift est ce que l'on devrait appeler une
âme sensible si l'abus que le XVIII^e a fait de ce mot ne l'avait rendu
ridicule. Le sentiment profond, je veux dire intime, qui n'inspirait
sans cesse à Swift les traits de panchise, de rudesse, qui peuvent
même parfois paraître grossiers ou cyniques: ce n'est pas la
haine c'est l'indignation. — on même nous le dit dans son ~~long~~ épigramme
composée longtemps avant sa mort: et va se reposer enfin, dans un

32
pays où l'on n'a plus à s'indigner. Autant la haine est un sentiment
bas et misérable, c'est à dire stérile - autant l'indignation est
fiévreuse et généreuse. Les trois quarts du temps c'est de l'amour déguisé
sous brutant. La misanthropie d'Alceste est elle autre chose? Non
sans doute. En tout cas celle de Swift était bien la + généreuse et
la + élevée de toutes les passions. Ne en Irlande, c'est à dire dans
le pays le plus pauvre de l'Europe à l'époque où tous les pays,
sauf le cours, étaient pauvres, et le plus malheureux - à l'époque
où tous étaient malheureux et le plus opprimé, à l'époque où tous
étaient opprimés: et s'éleva dans ce cœur, au spectacle de toutes ces
misères innombrables, un mouvement de haine qui ne put jamais atteindre
le point où il peut se reposer. Esprit juste, positif, et comme on dit
pratique, Swift savait fort bien que ses efforts ne pouvaient être suivis
que d'un petit succès, succès dérisoire en comparaison de ce qu'il
eût fallu, progrès, amélioration inépuisable, qui devaient laisser
à Irlande un peu plus malheureux qu'auparavant, parce que, revenant
à elle, elle aurait un peu de force pour sutor le mal. C'est la
certitude, la conscience de sa impuissance qui exaspèrent à un
si haut degré la rage de Swift (le mot n'est pas trop fort: il est
de lui, je crois) que donnerait à ces pamphlets cette acuité, cette
ardeur de sarcasme à laquelle rien ne résistait. Verbaux n'osait
se mesurer avec lui, parmi les plus forts écrivains politiques de ce
temps, lui, en l'Angleterre en comptait un grand nombre, et des plus
habiles. Addison le plus grand, se retira prudemment de la lutte:
il était whig; il se tut lorsque Swift défendit les Tories; il
reconnaitait lui même que la lutte était impossible. Jamais on
n'avait écrit de lettres satiriques: jamais on n'en a écrit depuis. On ne
peut comparer aux lettres d'un drapier, et surtout à tant de
pamphlets. Tantôt sur l'état de l'Irlande, ni les fameux
péchons de Courcier, ni les lettres de Junius. Les lettres de Junius
admirables modèles de pamphlets politiques, sont trop l'œuvre d'un

haine froide et d'un art parfait et catolique. les pamphlets de Courcier, ³⁰
types de l'esprit français, semblent dignes de deux docteurs parce qu'ils
viennent et font lire, et ne ont pas le terrible sérieux des satiriques anglais :
Les pamphlets de Triff ont le caractère singulier entre tous, de dépasser
toute fois en violence, en méchanceté, en sarcasme tout ce que pamphlétaire
a jamais écrit. et cela parce qu'ils sont l'œuvre d'une haine brûlante, pas
non d'une haine froide. d'art et est naturel, et comme il arrive toujours
cet art naturel, qu'on en dise les rhétoriciens et Buffon, est à cent
mille fois au dessus de l'art achevé d'un Juvénal. Plus Triff le contredit,
plus il est froid, sévère, compassé, plus il est terrible, parce la douleur
on le sent mieux. C'est comme la vapeur dont on multiplie la
puissance en la comprimant. Il a la force d'un géant, et il tue d'une
Chiquenaude.

Voilà le pamphlétaire autant qu'on en peut donner une idée, autre
ment qu'en le citant lui-même. Mais n'y a-t-il vraiment à prendre
chez lui que cette indignation générale, qui après tout lui est commune
avec tous les peuples du monde (et il s'en fait plus nombreux qu'on ne le pense)
mais qui chez lui a trouvé pour s'exprimer un langage ardent, original,
et inoubliable. Il nous faut plus : il faut quelque chose de plus intime,
de plus particulier de plus humain et de moins humanitaire; et nous faut
voir le cœur enfin dans la vie de tous les jours en déshabillé, les portes
closes. Qui est ce? Le peuple parle, est-ce quelqu'un?

Il est de nos jours une maladie assez répandue (elle a toujours existé,
rien n'est nouveau sous le soleil) et est une maladie que j'appellerais volontiers
la maladie de l'épiderme. La sensibilité trop développée devient de l'irritation :
l'amour propre devient d'une délicatesse extraordinaire : et quand un cœur
est dans cet état nous ne pouvons plus le toucher, à moins d'infimes précautions
sans qu'il saigne. Réprésentez vous un corps tout couvert de papilles nerveuses,
comme celle que vous avez au bout du doigt ou de la langue, et toutes
^{des} excités comme par une brûlure : c'est assez cela. Qui devient la vie d'un homme
ainsi moralement conformé, au milieu de la société de hommes qui ont
encore eux leur épiderme insensible, dur, grossier, raboteux, une souffrance
perpétuelle, qui n'est supportable que parce que l'homme s'habitue à tout
même à ce qui n'est pas supportable, et si la douleur n'est pas aussi vive
que l'on pourrait s'imaginer, si l'homme ne est pas dans un paroxysme

Continuel de souffrance, au morne et et dans un état de mécontentement et d'inquiétude qui devint à la longue intolérable. Ce n'est rien que de se lever après le repos et un peu l'attendre: tout le monde en est las. Mais l'attente que le repos est et sera à jamais impossible, que la sensibilité surexcitée ne se calmera jamais, que si fatigué si lassé que l'on soit, il n'y a pas de sommeil à espérer: alors une irritation générale fait prendre en haïssant et l'humanité et le amis et soi-même. Swift sans aucun doute aimait beaucoup ses amis. Sa correspondance en fait foi et témoigne hautement en sa faveur: Cependant il était fort difficile à vivre, et si beaucoup l'abandonnèrent, ce fut peut-être un peu la faute de cette humeur intraitable, de cette inquiétude perpétuelle, de cette misanthropie enfin qui lui inspirèrent tant de traits d'humouristiques, et enfin sa terrible satire du voyage au pays des Hoxhuns: la partie certainement la plus faible de son chef d'œuvre: et celle sans doute à laquelle il tenait le plus. Il se demande sérieusement dans une lettre quel a pu être le yahou, aussi dégoûtant (c'est le mot le plus doux) qu'il soit en réalité. On ne peut lire sans être étonné presque effrayé de l'accent de conviction qu'il y a, la dernière page vraiment terrible, de ce voyage aux pays des chers raisonnables.

Comment maintenant cet homme si singulièrement tourmenté fit-il pour être aimé aimé avec passion, aimé à en mourir, par deux femmes qui vivaient à lui, sans être liées par le plus petit serment, sans qu'il leur donnât d'encouragement, sans qu'il récompensât leur passion? La place un mystère incompréhensible. Stella la première aima Swift et le suivit quand il quitta l'Angleterre pour l'Irlande. Maîtresse de sa fortune et de son avenir, belle (brune, très pâle, les cheveux noirs, les yeux admirables d'expression - et ceci au témoignage d'une femme) elle sacrifia tout pour suivre Swift qui ne l'y avait guère engagé cependant, sans autre chaperon qu'une Mrs Dingley. En 1711 Swift vint en Angleterre et ce fut de 1711 à 1714 qu'il y joua le rôle politique si considérable et qu'il s'immortalisa comme écrivain politique pendant son séjour à Londres, dont nous connaissons tous les détails, grâce à un journal fort exact qu'il envoyait à Stella, il fréquentait assés assidûment la maison d'une dame appelée Vanhomrigh. Son âme, la fille aimée de cette dame s'écrit de lui, sans s'en apercevoir peut-être elle



même à coup sûr sur qui Swift s'en aperçut. Il avait quarante ans ⁴⁰,
elle n'en avait pas vingt. Quel charme pouvait il donc y avoir dans la
sécrité de cet homme qui eut pu être son père, maîtresse, tyran, guerrier,
fantasque, misanthrope, malade souvent, car il souffrait de beaucoup d'une
maladie d'estomac, et ce sont celles qui ont sur le caractère le
plus funeste influence. Le charme n'a rien de mystérieux: nous le connaissons sans
peine, elle et lui nous l'ont également dévoué: C'est la conversation de
Swift. Qui pouvait être cette conversation? Nous l'ignorons sans doute: cependant
il a eu pour défaut de devenir: et tous deux ici encore nous aid à devenir
Swift d'un poème adressé à cette jeune miss Vanhomrigh (Adeline et Vanessa
c'est Swift et Vanessa) nous a montré lui-même avec beaucoup de délicatesse
ce qu'il avait cru faire. *Dearest his conduct might have made styled A father and
the nymph his child. That innocent delight he took To see the virgin mind her
book Was but the master's secret joy In school to hear the faint boy.* C'était
son élève: il lui enseignait la vie et l'expérience sans doute, la guérison de chaque genre
même avec un tel maître, puisque ~~Vanessa~~ n'en fut pas profiteur. J'imagine que
les leçons devaient être tout le contre-pied des écrits de Swift. Non pas que les
jugements qu'il y portait sur le monde et sur toute chose fussent plus
indulgents et plus doux: mais le ton devait être tout autre. Au lieu de cette violence,
de cette tension, de cette froideur qui semble à tout moment prêt de s'échapper
et l'œuvre d'une volonté qui a peine à diriger la nature de cette tension enfin
je ne vois pas après tout de meilleur mot j'imagine qu'il devait s'abandonner
et sa rudesse voulue et cynique faire place à des ménagements et des délicatesses
infinies. C'est une chose remarquable que tous les grands satiriques, les vrais non pas
les faiseurs de petites satires de la misanthropie de convention, et est remarquable
que tous ont marqué dans leurs écrits une prédilection singulière pour les enfants.
+ Cela est vrai par exemple de Thackeray, que M. l'abbé Compaix à Swift, nous
sans quelque raison, quoique les deux natures diffèrent beaucoup: Cela est vrai
de Swift lui-même, qui fut aimé de deux jeunes filles à l'âge où elles pouvaient
encore passer pour des enfants, et d'un tel amour que toutes deux y consumèrent
toute leur vie. Et cette prédilection s'explique. Si l'homme qui s'indigne des
vies raffinées et hypocrites des hommes peut trouver quelque part où reposer ses
yeux, c'est certainement l'innocence de l'enfance qui le console, ou si il
f considère la nature humaine comme naturellement mauvaise, au moins y
voit-il le vice naïf c'est à dire une fois moins hideux. Mais Swift n'allait
même pas si loin. Quand il s'exagère point sa pensée pour atteindre un effet,

Comme il fait pres que toujours, l'a fait rendre justice au mérite et à la fidélité
de ses amis. Rien n'est plus touchant que la douleur au moment de la mort
de Stella - I kept your letter etc - I think etc, est ce là le langage d'un
homme insensible et fermé à tous le tendre sentiment. Mais après cela il
s'est montré si dur et si cruel pour cette pauvre Stella, en ne voulant pas
la laisser mourir chez lui, que elle le déshéritait, sans barrerier, peut
être excès de délicatesse, purement pour ne pas le déshériter. Car c'est
remarquable qu'il en usa exactement de même avec Vanessa et qu'elle
^{est devenue folle en sa jeunesse} fut également déshéritée par elle - l'ordon - tout cela pour démontrer que Swift
à cause même de sa dureté et de sa brutalité ordinaire a dû se montrer doux
et prévenant avec cette enfant, Miss Vanhomrigh - Il a dû éprouver de singuliers
surprises en découvrant dans son âme la simplicité, l'ingénuité l'innocence
la candeur à laquelle il ne devait guère plus croire, qu'il le voulait ou non,
car nous sommes ainsi faits que nous ne pouvons trouver un point de vue d'où
embrasser toutes choses, et qu'il nous faut renoncer à tout voir de son côté,
la jeune fille, intelligente au possible (d'après le témoignage de Swift lui même
qui n'est pas un flatteur) et d'une sensibilité prompte et tenace à la fois,
comme elle le prouve par la suite, ne put se défendre d'aimer celui qui se
faisait aimable pour elle seule. C'est l'éternelle histoire de Desdemona qui
se répète toujours la même sous mille formes. Admire un homme, c'est pour
une femme être bien près de l'aimer. Si avec cela il est à plaindre, la chose est
certaine. Admire et plaindre - et aimer. C'est tout un. Bien sûr, à mesure que
Swift, lui peignant les hommes tels qu'ils sont, tel qu'il les voyait Vanessa
en elle même comparait la peinture au portrait et sentant la gêne créée
pensai qui vivait sous son indignation, lui prêtait une intelligence, une âme
et un cœur de Dieu: le mot est de Vanessa - Swift fut donc aimé, et aimé pour
son âme. Lui même répondait il à cet amour?

Fort peu; il en fut surpris et affligé. Rien n'était si loin de lui que l'amour. Dans
sa jeunesse il avait recherché avec beaucoup d'ardeur la main de la sœur d'un de
ses camarades; puis avait assez brusquement changé d'avis. Le vote fut mis intervertis, et
quand la demoiselle devenant pressante le mit en demeure d'épouser, il lui envoya une
réponse froide, correcte, et souverainement insultante, que nous possédons encore. Depuis
il avait éprouvé pour Stella de goût de l'amitié, comme il dit beaucoup plus que de
l'amour. Mais à quarante cinq ans quand il connut miss Vanhomrigh, tout entier à
l'ardeur de ses luttes politiques il était plus loin que jamais de laisser celle passion de

de l'amour compare de son amour, il n'en avait plus même l'idée. But books and time
and state affairs had spoiled his fashionable air. He now could scarce esteem
approve, but understood not what was love. His conduct might have made him
sly. A father and the nymph his child. Scire dans un ordre d'idées et de pensées
tout à fait différents, et est très probable qu'elle prit pas garde d'abord aux
progrès que la passion faisoit dans le cœur de sa jeune amie et que peut-être
même il fut longtemps sans comprendre après qu'elle eut commencé, timidement, de
lui expliquer. nous trouvons en effet une pièce de vers de Swift. la note prise
dans les papiers de Miss Watson. après la mort, et qui semble dire précisément cela.
Il accuse la discrétion de faire tort à l'amour et de remplacer des drapeaux, sautois
par de lourdes ponts de plomb. - But the poor nymph, who feels her vital burn,
And from her shepherd can find no return, Laments and rags at the power divine,
When curst Discretion! all the fault was thine - Les vers ne sont ni beaux, ni
poétiques ni surtout féminins: ils expriment brutalement une vérité délicate. Cependant
Swift ne pouvait rester tout à fait insensible à de sentiments si flatteurs pour un
homme de son caractère et de son âge, pour cette éclatante justification et récompense
de toute son œuvre. Il dut donner à Vanessa de l'espérance, faible sans doute, mais
d'autant plus chère, des encouragements rares et dont elle eut du se défendre, mais qui
l'engagèrent au contraire irrévocablement dans sa passion.

A ce moment le roman fut subitement interrompu. Swift, déjà dans tous les
espérances, obligé de quitter l'Angleterre où tout le retenait pour aller régenter et
périr d'ennui en Irlande, lui qui ne pouvait vivre sans conversation, mais qui craint
tant de peine à trouver quelqu'un avec qui il pût causer sincèrement jusqu'au fond
de l'âme par le souvenir de tant de services rendus, et si mal récompensés, refusa
de plus en plus dans sa misanthropie par les infirmités qui ne lui laissent
plus de repos. Swift se sépara de Vanessa, et retourna en Irlande.

Dès en 1718, Swift avait reçu de miss V. des lettres au ton desquelles il voyait
par à se tromper sur la profondeur et la force du sentiment qui la inspirait. Tandis
que Swift écrivait sur le ton de la gaieté et du badinage, ne séparant jamais miss V. de
sa mère et de sa sœur, et ne lui donnant même pas l'épithète de Dear, elle écrivait
des lettres telles que celle-ci. « Rien ne peut exprimer l'inquiétude où je suis depuis que
j'ai appris de M. Lewis que vous souffrez tant de la tête. Qui est votre médecin? Per-
vins de Dieu ne vous laissez pas persuader de prendre beaucoup de... Soyez assez bon
pour me dire quel remède vous avez pris et vous prenez encore. Comment vous êtes-
vous trouvée à bord? J'ai peur que ce soit votre traversie qui vous a mis en si mauvais

état: et j'ai tant de travail immédiatement après, avant que vous ayez le temps de
vous reposer: c'est trop. Je vous supplie de vous en aller le plus vite que vous
pourrez à la campagne: Car je crois fermement que l'air et le repos vous feront
plus de bien que n'importe quoi. Si je cause impertinemment, je sais que vous
avez assez de bonté pour me pardonner ce que j'écris, quand vous réfléchirez combien
il est facile pour moi, de le faire, bien que je sache que vous voudrez attendre longtemps
avant que je puisse avoir une réponse: bien sur cela me paraîtra ainsi. Oh combien
je donnerais pour savoir comment vous êtes en ce moment. Mon sort est trop dur:
C'est assez de votre absence sans le cruel surcroît. Certainement les puissances
Supérieures sont jalouses d'une si belle intelligence, et quoique elles s'efforcent parfois
de ~~vous empêcher~~ ^{vous empêcher} de faire ce que vous voulez. Mais il faut renfermer mes pensées en un monde mesquin
de vous le dire, ou vous me gronderez ce qui ajouterait encore à mon chagrin.

J'ai fait tout ce qui était possible pour m'empêcher de vous écrire jusqu'à un moment
où je saurais que vous êtes mieux, pour ne pas manquer à ma promesse: mais
C'est en vain. Car si j'avais fait vœu de ne toucher ni plume ni encre ni papier
j'aurais certainement trouvé quelque autre invention. Je vous supplie de ne pas
être fâché contre moi pour faire ce qu'il n'est pas en mon pouvoir de ne pas faire. Et
à l'avenir, je vous prie qu'il m'écrive en un mot ce que je désire savoir car je ne
voudrais pas, pour tout au monde, vous voir baver la tête. Je suis impatient au
dernier degré de savoir comment vous êtes. J'espère que je vous aurai bientôt ici.

Elle n'est pas le langage de l'amour, qu'est-ce donc? Pendant un an encore, les choses
allaient ainsi: Vanessa continuellement balancée entre l'espoir et la crainte, et
prenant pour la plus grande des douceurs quelques mots aimables de Swift, trop
sérieux quand il ne restait pas des semaines, de mois entiers, sans lui donner
signe de vie. Car l'habitude continuelle de Vanessa était celle d'un adorateur aux pieds
de son dieu. Swift redoublait de soin pour les affaires domestiques, économiques, de
Vanhom, pour la conduite et la gestion de leur fortune, et tâchant de faire la
sourde oreille aux vœux, mais en vain. La passion de la malheureuse enfant grandit
sans qu'elle s'en rendait compte, et elle était plus dévorée
par la réponse d'une brutalité affective.

Le 12 Août 1741 il écrit en quittant l'Angleterre une lettre où il semble prévoir tout le
malheur qui le attendait. J'ai eu votre lettre par la dernière poste, et avant que
vous n'ayez pu m'en envoyer une autre je serai parti pour l'Irlande. Il faut

60
que j'aie prêté serment: le plus tôt sera le mieux. L'un, etc. en Irlande quand j'y
serai, je vous verrai très rarement. C'est un pays où l'on n'a point de liberté et où tout
se fait en une semaine, grossi tout fois. Le seul de vos devoirs, les auxquels il faut se
soumettre: mais il est probable que nous pourrions nous rencontrer à l'un ou l'autre de vos
séjours tout au dessein qui veut rarement flatter nos desirs. Tout ceci ~~est~~ est inspiré
par la parfaite estime et amitié que j'ai pour vous. Les malheurs publics ont troublé
toutes mes mesures et abattu mon courage. Que le Dieu tout puissant vous bénisse.
Je serai à cheval, je pense, un jour après que vous ^{auriez reçu} ~~recevriez~~ ceci. Je ne voudrais pas, pour
un million répandre à vos questions, et je ne puis même y penser d'une âme tranquille
Adieu -

Malgré cette lettre, ou tant de sentiment divers de force, d'estime, d'amitié,
comme il le dit lui-même l'épuisement qui suit une lutte inutile, la résignation
prête à se révolter, la peur enfin d'avoir à combattre une passion à laquelle il ne
saurait répondre, tout, excepté l'amour, Miss Vanhorne s'est décidée à partir en
Irlande pour voir celle sans qui pour elle la vie n'est qu'un long supplice.
L'effort le plus grand et le plus douloureux d'avance: car il était résolu à ne point donner
prise aux médisances, et par conséquent pour ne point voir Miss Vaugh. La crainte
de blesser la convenance, de scandaliser, peut être aussi la présence de Stella, qui
lui rappelait d'autres de voir et d'autres lieux, lui firent prendre le parti d'aller
tout d'abord des moyens violents. Voici la lettre qu'il écrivit à V. 8 jours après
son arrivée. Elle épouse sans doute à cette-ci.

V. à S.

Vous avez autrefois une imagination: faire le bon et ne pas s'inquiéter de ce qui dit le
monde. Je voudrais bien vous voir la même maintenant. Le vous prie, quel mal
peut-il y avoir à vous et à aider une malheureuse jeune femme? Je ne puis l'imagi-
ner. Vous ne pouvez ignorer que vos incontestables me rendent la vie insupportable.
Vous m'avez ouvert le cœur et vous me laissez misérable. Tout ce dont je vous supplie
maintenant est de vouloir bien feindre, persuader vous ne pouvez autre chose, d'être
l'ami indulgent que vous étiez autrefois, jusqu'à ce que je sois sorti de la difficulté.
V. à S.

Vous me dites d'être tranquille, et que vous voudriez me voir aussi souvent que possible.
Vous auriez mieux fait de dire, aussi souvent que vous pourriez vous y contraindre
ou aussi souvent que vous vous souviendriez quel excès vous commettez au monde.
Si vous continuez à me traiter comme vous faites, je ne vous incommoderai plus longtemps.

Il est impossible de décrire à quel point j'ai souffert depuis la dernière fois que je
vous ai vu. Je suis sûre que j'aurais supporté la torture beaucoup mieux que
vos paroles qui tuent. ~~Sans~~ sans cesse j'ai pu me tenir résolue à mourir sans vous
voir: mais ces résolutions, pour votre malheur, n'ont pas duré longtemps. Car d'y
gagner de la santé que vous portez tellement à trouver de la consolation
à moi que je suis obligée d'y céder, et de vous supplier de me voir et de me
parler avec bonté, car je suis sûre que vous ne condamneriez personne à souffrir
comme je fais, et seulement vous pourriez le savoir. La raison qui me fait vous
écrire, est que je ne peux vous le dire, même si je vous voyais. Car quand je
commence à me plaindre, votre visage exprime la colère et d'y a je ne sais quoi
dans vos regards de si terrible que j'en reste muette. Oh si seulement et pourrais
vous rester assis de pitié pour moi, pour que ces plaintes puissent vous toucher
de pitié! Je vis aussi peu que Josabeth: et si vous sachiez à quel point j'ai dans
l'esprit, sûrement cela vous toucherait. Vous me pardonneriez et vous croiriez que
je ne puis ~~vous empêcher de vous en aller~~ ^{en empêcher de vous en aller} tout cela qui est près de ma vie.

V. à V.

J'ai rencontré votre domestique à un mille de Trint et n'ai pu lui envoyer
d'autre réponse, car je sortais et j'étais attendue - en outre je n'aurais pas voulu aller
à Kildrohod vous voir pour tout un monde de vous l'ai ty dit, vous manquez de
détention. Je m'en vais chez un ami à qui j'ai promis et je retournerai avec lui à peu
près quinze jours: alors je reviendrai en ville et j'irai vous voir aussitôt que je
pourrai, ~~je suppose~~ je suppose que vous logez à Turnstile Alley. Comme votre domestique
me l'a dit et que vos voisins puissent me renseigner. Votre domestique me dit que
vous serez en ville lundi de sorte que vous y trouverez ceci pour votre bienvenue.
J'ai peur que vous n'ayez eu un voyage bien fatigant. Je vous prie, prenez garde
à votre santé, dans cet air d'Irlande auquel vous n'êtes pas acclimatée. Dublin
ne vous paraît-il pas bien sale, et le pays bien misérable? Kildrohod est-il aussi
beau que Windsor et aussi agréable pour vous que votre logement la bas? Il y a-t-il
de vos entours une promenade aussi jolie que l'avenue et Marlborough Lodge.
J'ai eu bien fatigué à cheval aujourd'hui, et n'en peux plus long. Vous ne
sauriez pas non plus où je suis jusqu'à mon retour: et alors j'irai vous voir -
Au diable vos lettres et vos messages. Adieu.



C'est bien la ces kitting words dont parle V. L'effet de cette lettre fut
terrible et J. pour éviter un malheur, dut lui écrire sur un ton beaucoup
plus doux, "Je vous verrai d'un jour ou deux et croyez moi cela me touche

tout ce qu'on peut dire à Cad (Lv.) au commencement et à la fin

82

C'est grand dommage que nous n'ayons pas ici toute la correspondance, où nous
pourrions pu étudier les causes de ces changements brusques et douloureux dans le ton
et comme de la Caractère de Swift. En 1719 on trouve la lettre suivante en français
qui n'est que polie (p. 54.). En 1720. nouvelle lettre d'angoisse de Vanetta -

— Cad. Vous êtes bon au delà de toute expression et je ne vous chercherai plus qu'à
le je ne puis m'en empêcher: mais, ^{soi on} très humblement, c'est vous à qui il est si difficile
de plaindre, bien que vous m'ayez plaintes de moi. Je pensais que ma dernière lettre
était assez obscure et forcée. Je m'étais efforcé de l'écrire à votre manière et m'au-
rant été beaucoup plus facile de l'écrire autrement. Je ne suis pas assez peu raison-
nable pour attendre que vous l'exameniez votre parole à un jour près: mais dix ou
sept jours, cela fait beaucoup. En quoi votre crainte pr. Motkin (la sœur) devait
elle m'en empêcher de m'écrire. Je pense que vous aurez dû au contraire m'encourager
d'autant plus vite pour me donner courage - Motkin est m'encourage, mais très faible.
Même que ceux qui m'ont vu ne vont aucunement de ma maladie, je vous assure
que pendant 24 heures j'ai été malade, autant qu'on peut l'être sans mourir -

(P. la suite je trouve d'1 Introduction de B. Editeur de Swift's works
des lettres qui ne sont pas données d la correspondance et dont les dates sont
très difficiles à fixer. Je me bornerai à traduire, sans commentaires. Les lettres
de l'année 1720, V. t. 1.

Croyez moi, c'est avec le plus grand regret que je me plains à vous, car je sais que votre
bon naturel et votre bonté, qui vous ne pouvez voir une création humaine misérable sans en
être sensiblement touché. Cependant, que puis-je faire? Il faut ou que je décharge
mon cœur et que j'ose toutes les peines, ou que je succombe sous la douleur inexprimable
dont me fait souffrir en ce moment votre négligence prodigieuse à mon égard. Il y
a dix longues semaines que je n'ai ^{vous ai vu} ~~vu~~ ^{et d'ailleurs} ~~de vous~~ tout ce temps. Je n'ai reçu
qu'une lettre de vous et un petit billet avec une excuse. Oh! m'avez-vous oublié? Vous
essayez à force de sévérité de me détacher de vous. Et je ne puis vous en blâmer: car
c'est avec la dernière douleur et la dernière confusion que je me regarde comme la
cause de réflexions fâcheuses pour vous. Cependant je ne puis vous en détourner et je
vous déclare ici qu'il n'est pas au pouvoir de l'art, du temps ou des accidents, de
diminuer la passion inexprimable que j'ai pour — Improviser à ma passion les
dernières contraintes, envoyez moi aussi loin de vous que la terre le permettra: vous ne

pourrez pas bannir ces charmants idées qui demeureront toujours en moi tant que j'aurai
l'usage de ma mémoire : et l'amour que je vous porte n'est pas seulement de mon
cœur : il n'y a pas un seul atome de mon être qui n'en soit imprégné. Ainsi ne vous
flattez point que la séparation puisse jamais changer mes sentiments : je me trouve
inquiète au milieu du silence et mon cœur est percé à la fois de douleur et d'amour.
Pour l'amour du ciel dites moi ce qui a causé le prodigieux changement que j'ai trouvé
en vous ces derniers temps. Si vous avez eues des vistes de pitié pour moi, dites le moi tendrement.
Non - au contraire, dites le moi de façon à me donner aussitôt la mort, ne souffrez
pas que je vive plus longtemps une vie qui n'est qu'une mort languissante, la seule
ne que je puisse mener si vous avez perdu rien de votre tendresse pour moi.

V. & L.

Dites moi sincèrement si vous avez une fois désiré sérieusement de me voir depuis
que je vous ai écrit. - non, si peu que vous n'avez pas eu une fois pitié de moi,
bien que je vous eusse dit combien j'étais à plaindre. La solitude est insupportable à
un esprit qui n'est pas tranquille. J'ai continué mes jours à soupirer, et mes nuits
à veiller et à penser à - qui ne pense pas à moi. Combien de lettres j'enverrai
je avant de recevoir une réponse. Donnez vous un refus, dans une misère, la seule
consolation que je puisse espérer à présent. Oh, si je pouvais espérer de vous voir un
ou si je pourrais aller vous voir! Je suis en avec des passions violentes qui se
sermentent toutes en une seule, cette passion inexprimable que j'ai pour vous. Considérez
les émotions terribles que je subis, puisque pour me négliger : montrez moi quelque
tendresse, ou je perdrai la raison. Certainement il n'est pas possible que vous soyez
tellement pris que vous ne puissiez trouver un moment pour m'écrire et vous faire
violence pour une si grande charité. Je crois fermement, que si je pouvais connaître
vos pensées (que nulle créature humaine ne peut deviner, parce que personne jamais
n'a senti comme vous) je trouverais que souvent dans votre fureur vous avez souhaité
que je fusse religieuse, espérant qu'alors j'aurais envoyé au ciel mes dévotions
mais ~~cela~~ cela ne vous eût pas sauvé. Car quand je serais une fanatique, je
serais encore vous la divinité que je voudrais adorer. Quelle marque trouvez vous dans
une divinité, auxquelles on ne vous connaît? Vous êtes présent partout : votre chère
image est touj. devant mes yeux. Quelque fois vous me frappez d'un ^{un} effort mortel ;
je tremble de crainte : d'autres fois une compassion charmante brille sur votre
visage, et ranime mon âme. N'est il pas plus raisonnable d'adorer une forme
rayonnante que l'on a vue qu'un être que l'on ne connaît que par des descriptions?

Encore 99^e lettre de Mr. F. de même : mortel amable, mortel raisonnable. J'ai
toujours été et me suis toujours. Sur la fin, aussi dramatique que toute l'histoire de cette
passion mystérieuse. J'emprunte le récit de l'éditeur de Mr.

Après la mort de sa sœur, V. devint de plus en plus absorbée par la passion malheu-
reuse qui consumait sa vie, et se croyant plus négligée qu'auparavant par Swift, elle
résolut de s'éclaircir sur la nature de cette influence qui l'empêchait d'avoir
l'affection qu'elle croyait qu'il nourrissait pour elle. Sans rien dire de son projet, elle
écrivit à Stella, la priant de l'informer de la nature de la liaison qui avait existé
si longtemps, comme on savait, entre elle et le docteur. Quel dut être la stupeur de
la pauvre Vanessa quand elle apprit, en réponse, que Mr. F. était lié à sa rivale par
le plus fort de tous les liens légaux. Au même temps cette rivale, tout aussi indignée
à la pensée de l'adultère qu'une telle demande semblait indiquer à l'épouse, M.
Ford à Dublin et envoya à Swift la lettre de Vanessa. Suffoqué par une rage
subite, il courut à cheval à Marley Abbey, et entra dans la chambre de cette
malheureuse femme avec un visage qui frappait de terreur son cœur doux et chagriné (!)
Il put lui babiller quelques mots et lui demander s'il ne voulait pas prendre
un siège. Sa seule réponse fut de jeter la lettre sur la table et de lui même paroxysme
de passion, de se précipiter hors de la chambre et de remonter à cheval. V. ne se releva
pas de ce coup et mourut en moins de trois semaines, of a broken heart.

Seul on imagine un roman plus poignant et plus vrai ? Non à demi pour
mystérieux que ces quelques lettres jettent sur les vrais personnages, Vanessa, Mr. Stella,
qui jouent le rôle de chacun. N'est-ce pas de poser à expliquer tout le mystère, comme
cette pauvre V. elle-même, et à demander à Stella le chef de l'énigme. On se
frustrerait si croit. Elle dut être malheureuse, elle aussi, et trouver peu de consolation
de la mort de sa rivale, en admettant qu'elle la connût. Quant à V. la considérons,
son innocence, sa franchise et la violence de sa passion éclatent assez dans
quelques lettres que nous avons citées pour que nous n'ayons pas à chercher dans son
caractère les sources mystérieuses de son malheur et de celui de Mr. F. Elle ne sait
se défendre ni supplier ni qu'on que le sort des femmes féminines - elle ne sait qu'aimer
et elle fait longer par ses lettres à celle de Mr. de despiante, qui en l'égal point, à
nous sur, par la profondeur du sentiment. Jamais j'ai croi l'aimer ni l'est exprimé
avec ~~une telle~~ ^{plus de} passion que de ces quelques lettres, trop courtes malheureusement de l'âme
de V. se montre et entière. Ainsi et faut chercher ailleurs, C. a. d. de Swift lui-même
la cause de tous ces malheurs. Sans en faire un homme aux facultés de bon sens
désorganisé et désordonné et que de l'âge mûr était attendu de la folie au devant

finir sa vieillesse, peut être sa seule chance de salut. Les souvenirs amers des querelles avec d'ignobles personnages, comme Walpole, qui tâchaient de le salir, le rendaient il un peu fantasque bizarre, sombre, hypocondriaque - Mais cela ne suffit évidemment pas à le expliquer: ses lettres mêmes et tant d'autres écrits, aussi admirables et vigoureux que ceux de sa jeunesse, prouvent assez que son esprit n'avait rien perdu de sa lucidité ni de son caractère de son énergie. Non; je crois tout simplement qu'il fut victime de ce qui s'est étalé un an délicat, exalté placé dans une situation fautive, c'est à dire exposé à de perpétuels froissements. Stella, et le savoir lui avait tout sacrifié: elle n'avait pu s'empêcher de rompre les liens qui l'attachaient à l'Angleterre et de suivre Swift en ~~Irlande~~ Irlande: et comment en avait elle été récompensée. Swift seul le savait, et sans doute cette conscience ne contribuait pas à le rendre plus heureux. Ils n'avaient pas les lettres de Stella, comme nous avons celles de V. que l'on dit qu'à certains époques elle ne furent pas aussi déchirantes? Il semble, et c'est le dernier mot - il semble que Swift n'ait pas pu aimer: aimer c'est à dire s'abandonner sans réflexion à un sentiment naturel. Pourtant, qui peut trouver une douceur infinie dans la solitude de celui que l'on aime - L'estime l'affection l'amitié le dévouement même, il connaît tout cela, mais tout cela n'est pas l'amour. Il le sentait, en était misérable et rendait par la même misérable celles qui l'aimaient. Seulement son erreur pour Stella avait été excusable: il avait de l'instinct de cette douloureuse vérité par une plus douloureuse expérience: mais Vanessa! quand il lui vit s'attacher à lui, il comprit sans doute que le même drame allait recommencer, et que pour double supplice il serait contraint d'y être à la fois acteur et spectateur. Cela ne manqua pas d'arriver. De là cette inégalité de ton, les variations sans raison, les brusqueries, cette mauvaise humeur redoublée par le sentiment si désagréable que l'on peut quelqu'un d'un mal qu'il n'a pas fait. Le malheur de V. fut que Swift fut aimable, celui de tous deux fut qu'il ne put aimer.

Mais, en définitive, nous sortons de ce roman avec une toute autre idée de Swift que nous n'y étions entrés. Quel que soit le secret de sa conduite envers Stella et surtout envers Vanessa, quelle que soient les raisons, on peut être l'imitation douloureuse qui l'ait fait agir d'une façon souvent si cruelle, une chose reste certaine, c'est que cet homme que l'on nous a représenté comme haïssant et venant à bout d'une chose qu'il haïssait, comme devant tout

à qu'il a été à une puissance de haine plus forte chez lui que chez tout autre homme —
que souffre tout au contraire et un de hommes, qui ont eu le cœur le plus chaud et
le plus généreux, bien que privé à l'amour. On ne inspire pas de telles passions
quand on est sec et stérile. Les lettres d'ailleurs et la vie sont la pour l'inoigner
en propres termes, soit le fait. La lettre au moment de la mort de Stella: la
première composée pour elle sont admirablement de sentiment profond et pénétré.
Seulement je ne sais quelle pudeur l'empêchait de montrer le cœur glorieux et
enflammé, et à prendre un masque railleur pour dérouter les curieux et les importuns
par son menu, pour éviter les pressentiments et les coups de la foule grossière et
insouciance. La rage de n'être pas soi, de se sentir ridicule s'il était lui-même
deux mureux à la main le fouet impitoyable dont il fustigeait le vulgaire de
l'humanité. Indigne d'être vu, brisé par le seul spectacle d'une grande âme, il
au cœur rebelle qu'a été corrigé par une main sarrasine, habile à trouver
l'endroit sensible et où le coup fait crié. Ajoutant à cette nature l'ambition,
le désappointement, un vif sentiment de sa valeur et un ressentiment non moins
vif de ne pas la voir appréciée: tout souffre vous sera expliqué, et même le
souffre que s'est appelé caducité. Tout est fait il ajoute un besoin, une
lendaune, un instinct tellement affecté à définir qu'à peine on l'on le
nommer: je l'appellerai, pour être exact, le besoin d'être malheureux: ceci
n'est pas un paradoxe. Il est faux que l'homme cherche la bonheur: à moins
que l'on appelle bonheur ce que l'homme cherche: autrement c'est certain
Caractère, certains âmes qui après avoir beaucoup souffert, se sont fait
de l'inquiétude une insupportable nécessité, et à qui le repos, avec son manque
d'émotion desait insupportable. Il leur faut souffrir, et toujours davantage:
leur sensibilité se afferme et s'émousse à la fois: s'émousse, parce qu'il leur
faut de l'émotion de se en + voir, s'affirme parce qu'elle la ressent avec une
délicatesse toujours plus excitée. Ils sont si j'en dirai complètement écorchés: mais
ils ne supporteront plus d'être achèvement, et à mesure que l'épiderme se
reformant, ils s'arrachent. Comprenez qui pourra. J'ai peur que souffre ne fût
au de ceux là, et qu'il n'y ait aussi au fond, au dernier fond de sa nature
une lendaune, un besoin d'être malheureux. Quand il se maria en 1786 avec
Stella, il était dans un état d'esprit à faire pitié: on sait l'anecdote si piquante
rapportée par M. Laine de après Delannoy. Après son mariage il devint si sombre

et si agit qu'il rechercha une entrevue de l'archevêque de Dublin King, son ami. 10
La nature de cet entretien ne dura pas jamais. De tant d'aspirations qui commencent
l'entrée de la bibliothèque de l'archevêque, Swift lui-même passa en courant
près de lui, la figure pleine de douleur et l'air égaré, sans même s'apercevoir
de sa présence. Cet homme qui l'archevêque pleurait, et comme il en
demandait la cause, il répondit - « Monsieur, vous venez de rencontrer l'homme le
plus malheureux de la terre: mais sur le sujet de sa misère vous ne devez poser
aucune question, je donnerai beaucoup pour le servir: je sens en moi
une compassion singulière pour Swift - De même, après la mort de
Vanessa il passa plusieurs mois seul dans le Sud de l'Irlande, sans
donner aucun signe de vie à ses plus chers amis: sa douleur fut si intense -
Un egoïste se serait senti soulagé.

Avant au premier abord on éprouverait pour Swift une admiration
mêlée de beaucoup de pitié et d'un peu d'aversion même, considérant son
acharnement sans pitié quand il veut une victime - un Vertedze ou un
Urinap - puis quand on le connaît mieux l'admiration recède, la
sympathie vient, et enfin la pitié: non pas la pitié que l'on donne
par charité à ceux qui sont tombés plus bas qu'ils n'auraient dû; mais la
compassion respectueuse que nous avons pour ceux qui ont souffert plus
que nous, parce qu'ils étaient plus grands.

Mr



11v

12n



Adw

13r



142



le beken
de
Tante van
de
de

[illegible]